

Du Jamais Lu à la Centrale

Marcelle Dubois

Volume 48, numéro 3 (273), septembre 2006

La résistance culturelle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32790ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dubois, M. (2006). Du Jamais Lu à la Centrale. *Liberté*, 48(3), 23–32.

Du Jamais Lu à la Centrale

Marcelle Dubois

Il y a cinq ans existait le Café-théâtre l'Aparté. Ce petit lieu, sur Saint-Denis, devant l'École nationale de théâtre, était un havre où toute une bande d'artistes, de politiciens et de citoyens engagés se côtoyaient, à la recherche de formules pouvant faire tourner un peu mieux la planète. L'estaminet est maintenant fermé, mais deux des initiatives qui y ont vu le jour continuent son combat. Il y a bien sûr les Zapartistes et leur grande gueule, groupe d'humoristes engagés s'il en est un, qui porte le flambeau légué par l'Aparté. Puis, peut-être plus modestement mais non moins avec autant d'ardeur, il y a ce petit Festival, celui du Jamais Lu, qui poursuit la promotion d'un art rassembleur, engagé et empreint d'actualité. Le Festival du Jamais Lu fait partie de ces petites victoires sur les grandes structures *a priori* improbables ; supporté par son milieu, il devient le catalyseur d'une pensée commune.

Créer un espace

Le Festival du Jamais Lu propose aux auteurs de théâtre de la relève une tribune pour la lecture de textes inédits. Il se veut à la hauteur du dynamisme et du caractère éclectique de la dramaturgie contemporaine. Rassemblant une quinzaine d'auteurs par année et près de deux cents comédiens, metteurs en scène et autres artistes, il offre un accès privilégié à nos jeunes représentants artistiques qui racontent l'histoire et façonnent l'identité de notre société en évolution.

La représentation théâtrale doit rester ce lieu ouvert où les citoyens réfléchissent, sans censure et sans pudeur, aux enjeux qui animent leur quotidien. L'art ne doit pas être la chasse gardée d'une élite mais bien le porte-étendard des préoccupations communes.

C'est ce que nous proposons au Jamais Lu. Provoquer. Réfléchir. S'amuser. Se révolter. Et espérer. Ensemble.

La mise sur pied de cette initiative faisait suite à un triste constat. Je côtoyais, à l'Aparté, bon nombre de jeunes auteurs et commençais moi-même ce long chemin qui vise à bâtir une œuvre théâtrale, sans pourtant jamais avoir accès aux textes de notre bande d'artistes. Nous nous connaissions de mieux en mieux individuellement mais guère artistiquement. À ce constat s'imposait une solution : créer une tribune où nous nous ferions entendre, d'abord de nous, ensuite de ceux qui voudraient bien de nous et, cinq ans plus tard, de ce qu'on appelle mystérieusement le *grand public*.

Bien humblement, bien simplement, s'organisait alors une série de soirées où nous allions joyeusement absorber autant de houblon que de nouveaux univers théâtraux. Nous pensions d'abord à trois ou quatre jours. Nous avons dressé la liste des auteurs que nous avions envie de découvrir. Nos quatre maigres soirées étaient insuffisantes. Il nous fallait au moins dix soirs pour accueillir notre douzaine d'auteurs sélectionnés. L'excitation à l'idée d'entendre enfin nos frères et sœurs de plume était grande. Encore fallait-il qu'ils nous suivent dans cette folie, dont le budget d'alors atteignait tout au plus 6 000 \$! Ils ont dit oui et de belle façon. Parmi eux, il y avait Evelyne de la Chenelière, Francis Monty, Stéphane Hogue, François Létourneau, Fanny Britt et Philippe Ducros, pour n'en nommer que quelques-uns. Cinq ans plus tard, ces auteurs quittent tranquillement le giron de la relève pour se voir jouer sur nos grandes scènes québécoises. Le temps a fait son œuvre... et le Jamais Lu l'aura tout de même un peu aidé.

La vision derrière l'événement

Si ce rassemblement d'auteurs fut d'abord spontané, nous avons rapidement senti son importance pour l'équilibre du milieu théâtral et, plus largement, pour l'affirmation de la culture émergente. En effet, l'histoire de la création théâtrale québécoise

est encore très jeune. Le Centre des auteurs dramatiques (CEAD) fête ses 40 ans cette année. C'est dire que les bâtisseurs des structures institutionnelles sont encore très actifs ; ils ont une pertinence et une résonance certaines dans le paysage culturel québécois. Seulement, voilà que toute une nouvelle génération, riche de son passé, arrive à une maturité artistique. Celle-ci, confrontée à la saturation des lieux de diffusion, peine à trouver une scène libre prête à l'accueillir. Il fallait donc une tribune destinée uniquement à cette nouvelle garde, dynamique et engagée comme ses créateurs. Le Jamais Lu a bien vite rempli ce rôle. Devant cette vague d'artistes avides, il fallait nous structurer, établir nos balises, nos ancrages : ce qui allait faire de nous les *enfants terribles* de la diffusion.

Pour nous, l'essence de l'aventure réside dans la confiance faite aux artistes. Nous leur offrons carte blanche. Une tribune libre pour exercer leur métier d'auteur. Une absence de concours et de jury — que nous nous sommes d'ailleurs fait reprocher par les bailleurs de fonds ! Nous ne cherchons pas à élaborer une programmation de meilleurs textes mais bien à encourager le risque réel que comporte l'acte créateur. Chaque édition est concoctée avec un grand souci de diversité, de représentativité et de nécessité. Les auteurs sont choisis pour ce qu'ils sont. D'abord, ils doivent appartenir à cet esprit Jamais Lu : celui d'une relève dynamique. Ensuite, nous équilibrons notre sélection en considérant les styles d'écriture et les parcours artistiques : nous veillons à inviter de jeunes artistes aux démarches claires qui offrent leur premier texte, tout autant que de jeunes dramaturges plus confirmés. Pour rassembler tous ces auteurs, nous puisons bien sûr dans les candidatures reçues en cours d'année, mais nous aimons également provoquer certaines plumes : un mélange de coups de cœur et de beaux risques. Une fois qu'ils ont accepté l'aventure, les auteurs sont encadrés, suivis, soutenus, mis en réseau, mais jamais jugés : ce sera à eux et au public de le faire, le soir de la lecture. L'écriture théâtrale demande à être entendue. Le texte

dramatique n'existe que dans la mesure où il y a résonance chez l'autre, chez le spectateur. Nous faisons le pari que l'artiste et le public se rencontreront sur un autre terrain que celui de la consommation et de l'évaluation, davantage sur celui de la découverte et du dialogue.

Cinq ans plus tard, nous pouvons dire qu'il s'agissait du meilleur pari que nous pouvions prendre. Dans un contexte où les fonds publics sont restreints à en pleurer, où le risque créateur est relégué au second rang des impératifs des directions artistiques — et on les comprendrait à moins —, la jeunesse et l'incertitude ne pèsent pas lourd dans la balance. Pourtant, il y a là toute la force et la vigueur nécessaires pour bâtir des ponts entre le citoyen et l'artiste. Au cours de l'événement se mêlent à la jeune faune artistique des directeurs d'institutions théâtrales et même une catégorie de spectateurs audacieux s'intéressant à ces voix qui leur parlent d'enjeux familiaux, sociaux et politiques qui leur sont proches. Le bonheur des dialogues directs et des rencontres uniques est omniprésent au Jamais Lu.

Le succès du Festival est issu bien sûr de la pertinence et de la grande qualité des textes présentés. Mais la formule joue pour beaucoup dans le plaisir et l'appartenance qu'ont développés artistes et public au fil des ans. Il ne suffit pas de faire entendre les voix des jeunes auteurs, mais de les faire résonner dans un contexte adéquat, où la forme et le fond se rejoignent. Pour y arriver, la formule du cabaret est un incontournable. La convivialité qui s'en dégage contribue à cet esprit du *tout peut arriver*.

L'épisode Rideau Vert

L'an dernier, nous questionnions le rapport entre l'institution et la relève. Ce questionnement faisait référence, notamment, au Théâtre du Rideau Vert qui lançait une grande campagne de financement pour redresser sa situation périlleuse. Plusieurs artistes ont reçu au cours de cette année une lettre leur demandant de

contribuer à *sauver* le théâtre qui avait mis au monde des auteurs magistraux tels Michel Tremblay et Antonine Maillet. À cet appel à l'aide nous ne pouvions rester insensibles. Mais qu'est-ce que de jeunes auteurs, sans le sou, pouvaient offrir à une institution telle que le Rideau Vert, dont le budget annuel s'élève à des millions ? Loin de nous laisser décourager, nous avons décidé de leur offrir ce que nous avons de meilleur, de plus authentique et ce à quoi ils devraient être le plus sensibles : nos textes. Après chacune des lectures du 4^e Festival du Jamais Lu, nous allions déposer dans leur boîte à lettres le manuscrit qui venait d'être entendu, accompagné d'une lettre signée de l'auteur, manifestant son envie de voir le Théâtre du Rideau Vert s'intéresser à son œuvre. Si nous ne pouvions contribuer à combler le déficit financier, peut-être pouvions-nous travailler à combler le manque artistique en renouvelant leur regard sur la création québécoise.

Provocant ? Peut-être. Mais certainement sincère dans cette envie de réunir les générations. Quelle fut donc ma surprise, en rentrant chez moi un soir, de me buter à une pile d'enveloppes déposée devant ma porte, sans aucune note explicative. Il s'agissait là des manuscrits offerts au Rideau Vert. Aucune enveloppe décachetée, aucun accusé de réception : un renvoi à l'expéditeur sec et sans appel. Un refus de découverte. Une négation de notre geste de rapprochement. Il nous apparaît inacceptable qu'une direction artistique qui se targue d'avoir mis au monde Michel Tremblay renvoie si cavalièrement les œuvres de la relève actuelle. Bien sûr, nous ne comptions pas voir dès l'an prochain sur la scène du Rideau Vert un Marc-Antoine Cyr ou un Olivier Choinière. Ce que nous leur offrions, ce n'était pas des textes pour leur prochaine saison, mais une occasion de se tenir dans la mouvance de la dramaturgie et peut-être même... d'y découvrir notre futur Tremblay. Pour ça, il faut une certaine curiosité et beaucoup d'ouverture.

Refusant de baisser pavillon, nous avons sorti l'histoire dans les journaux et avons retourné tous les textes à madame Filiatrault, qui les a finalement acceptés. S'est-elle rendue jusqu'à les lire ? L'histoire ne le dit pas. Le Rideau Vert nous aura cependant offert, cette année, dans chacun de leurs programmes de soirée, une page présentant les auteurs de notre édition 2006. Est-ce un premier pas vers une véritable collaboration ou l'achat de la paix ? À suivre. Cette histoire au parfum de scandale nous a convaincus de l'importance de nous servir de façon mordante du véhicule d'idées qu'est le Jamais Lu.

Libres mais affamés

L'enthousiasme ressenti en écrivant ces lignes est grand. Mais parfois la fatigue gagne du terrain. Fatigue financière, s'il en est une. Les trois premières éditions ont été réalisées au prix des salaires des organisateurs — entre les associations d'artistes, les obligations de mise en marché et l'envie de rendre tous les participants à l'aise avec leur cachet (malgré leur valeur symbolique). Heureusement, l'an dernier, nous avons reçu pour la première fois l'appui des gouvernements, ce qui a permis de souffler un peu et, surtout, d'envisager la pérennité du Jamais Lu. Seulement, avec nos ambitions d'intégrer la relève internationale, l'écriture jeune public et les artistes franco-canadiens à la programmation, avec nos objectifs de développement de public et avec notre volonté de nous renouveler chaque année, la charge de travail augmente constamment. En contrepartie, les fonds, eux, sont plutôt stagnants : ils ne suivent pas notre dynamisme. Disons que nous avons la pérennité précaire. Cela dit, la preuve que le rassemblement est porteur de grands espoirs a été faite et il serait dommage de baisser les bras alors que le cœur est à la fête. Seulement, il faut chercher à remédier à cette instabilité. Comment ? Ratisser encore plus large, aller chercher des appuis plus vastes, s'ancrer davantage dans le développement culturel et communautaire.

Force est d'admettre que nous vivons présentement un véritable boom démographique artistique et que nous devons chercher à le gérer, à le circonscrire dans l'objectif non dissimulé de modifier les infrastructures actuelles. En art, et bien plus largement dans l'ensemble des sphères d'activités de la société québécoise, la succession des générations pose un défi de taille. Si la génération des *baby boomers*, dans le foisonnement des idées et l'abondance des ressources, s'est dotée de réseaux et d'institutions à la hauteur de ses idéaux, les artistes appartenant à la génération X ont dû, par la suite, faire leur place en tant que travailleurs indépendants. Notre génération, quant à elle, n'a d'autre choix que de chercher son salut dans la mise en commun des ressources et des énergies. Les institutions sont pleines à craquer, occupées par deux générations de très bons artistes. Il nous faut donc trouver, ensemble, la force de rétablir un équilibre en nous ancrant dans des actions communautaires et, ainsi, faire contrepoids à ces structures saturées.

De cette réflexion est né le magnifique et colossal projet de la Centrale, un nouveau théâtre montréalais absolument dédié à la relève. Depuis huit mois, sept compagnies théâtrales ont rassemblé leurs énergies et leurs ressources pour ouvrir, d'ici janvier 2007, le premier diffuseur spécialisé en théâtre à Montréal depuis près de vingt ans. Ce que nous voulons : faire une marque significative dans la ville, témoignant du passage d'une génération qui croit aux forces de la mise en commun.

La Centrale : une nécessité

Depuis les dernières années, plusieurs organismes du milieu théâtral tels le Conseil québécois du théâtre (CQT) ou le Centre des auteurs dramatiques (CEAD) ont fait état de la difficulté du réseau actuel à *absorber* la relève artistique. Tous s'entendent sur l'urgence de trouver des moyens concrets pour répondre aux nouveaux besoins des jeunes artistes avant que leur situation précaire ne s'aggrave en raison de leur nombre croissant et d'un

sous-financement chronique. C'est dans cette optique que les directeurs de la Compagnie à Numér0, du Festival du Jamais Lu, du Théâtre I. N. K., du Théâtre les Porteuses d'Aromates, du Théâtre de la Pire Espèce et d'ARGGL ! (Activité Répétitive Grandement Grandement Libératrice) ont décidé de renverser la situation. Nous voulions un projet qui servirait de pivot pour l'évolution du théâtre : un lieu de diffusion souple où les jeunes artistes seraient mieux soutenus et où le public serait invité à prendre le réel pouls de ses nouvelles voix.

Nous avons noté un problème majeur dans les structures d'accueil actuellement disponibles. Malgré toute leur bonne volonté d'intégrer les nouveaux arrivants, les institutions ont une marge de manœuvre très limitée. Les projets de la relève sont produits la plupart du temps dans des salles secondaires, voire dans les locaux de répétitions des théâtres à saison. Beaucoup de ces lieux sont trop chers ou mal adaptés. Un tel fonctionnement remet entièrement le fardeau et les risques inhérents à la production aux jeunes artistes. En définitive, il leur devient impossible de boucler un budget équilibré et ils se retrouvent inévitablement à payer pour jouer.

C'est pour contrer cette réalité que la Centrale veut offrir des conditions d'accueil accessibles, avantageuses et adaptées aux artistes de la relève. Concrètement cette volonté se traduit par un cachet garanti de 2 500 \$ à l'équipe, un accès gratuit à la salle de spectacle, un accès aux ressources techniques, une mise en marché et des relations de presse adéquates. Cet encadrement s'adaptera bien sûr aux besoins de chacune des productions accueillies.

Avec la Centrale, la métropole se dote d'une petite institution protégeant et promulguant la culture *underground* qui a su faire sa fierté à plusieurs occasions. L'objectif est double : intégrer les artistes émergents au paysage culturel en leur donnant pignon sur

rue et offrir au public un véritable accès à ces créateurs. La relève deviendra alors une force et non une excroissance dérangeante que l'on relègue au second plan par manque de temps et d'argent.

Récemment, nous avons procédé à notre premier appel de projets pour l'année 2007. Nous avons reçu 72 projets ; 72 projets de professionnels formés qui n'ont pas de lieu pour se produire. Comment interpréter l'incapacité de notre État à intégrer ces artistes sur le marché du travail après que ce même État leur a dispensé un enseignement hors pair à moindre coût ? Le champ lexical du *marché du travail* et des artistes *professionnels* peut sembler inapproprié lorsqu'on parle d'art, mais les jeunes artistes apprennent — durant leur formation, ou plus rudement à leur arrivée dans le merveilleux monde des artistes — qu'ils devront *créer leur propre job, développer leur sens de la gestion*, qu'ils trouveront leur financement au Centre local d'emploi et que l'une des seules façons de diffuser un texte, de jouer ou de réaliser une mise en scène au cours des cinq premières années de pratique est de fonder sa propre compagnie. Nous sommes bien loin de l'art pour l'art. L'artiste *free land* qui trouve sa place aux seins des structures déjà existantes est désormais une exception et la situation décrite plus haut est devenue la norme. Le succès d'un artiste de théâtre repose désormais tout autant, et parfois davantage, sur ses capacités à *gérer* sa carrière et sa compagnie, que sur son talent.

Comment ne pas y voir un désaveu de la pratique artistique de la relève, ou à tout le moins une véritable impasse. La Centrale ne pourra pas combler l'ensemble des besoins, cela est évident. Mais nous nous faisons un devoir d'être une bougie d'allumage, un maillon porteur d'initiatives futures. En présentant des projets d'artistes aux formations diverses, aux esthétiques complémentaires, en favorisant les laboratoires, les initiatives spontanées tout autant que la diffusion plus conventionnelle d'œuvres, nous espérons arriver à créer un véritable pôle de vie où chacun pourra y trouver une parcelle d'espoir.

Au terme de la mise sur pied du Festival du Jamais Lu et de la Centrale, le plus grand défi est certainement celui du temps. Ne pas succomber à la structure. Se rappeler l'origine de ces initiatives : l'encouragement du beau risque de la création, l'importance des voix nouvelles, le plaisir de la réflexion commune, le labeur qui équivaut à modeler un peu mieux notre monde. L'histoire dira si ces actions sont porteuses. Mais le combat m'apparaît plus que jamais nécessaire, avant de sombrer dans la désillusion la plus totale.

Résister, c'est croire qu'il y encore de la place pour réinventer les structures.